DOCUMENT. La Jungle (1906)[1]

Extrait du Chapitre 9

Il y avait une autre série de statistiques intéressantes qu'une personne aurait pu recueillir... Les travailleurs de chaque [chambre] avaient leurs propres maladies. Le visiteur errant pouvait être sceptique à l'égard de toutes les escroqueries [dont il avait entendu parler], mais il ne pouvait pas l'être à l'égard de celles-ci, car le travailleur en portait la preuve sur lui – en général, il n'avait qu'à tendre la main.

Il y avait les hommes dans les salles de cornichons, par exemple... Il n'y a pas un seul d'entre eux qui n'ait pas une trace d'horreur sur sa personne. Qu'un homme s'écorche le doigt en poussant un camion dans les salles de décapage, et il peut avoir une plaie qui l'exclut du monde ; toutes les articulations de ses doigts peuvent être rongées par l'acide, une à une. Parmi les bouchers et les charcutiers, les désosseurs de bœuf et les découpeurs, et tous ceux qui utilisaient des couteaux, il était difficile de trouver une personne qui avait l'usage de son pouce ; à maintes reprises, la base de celui-ci avait été entaillée, jusqu'à ce qu'il ne soit plus qu'un morceau de chair contre lequel l'homme appuyait le couteau pour le tenir. Les mains de ces hommes étaient sillonnées de coupures, jusqu'à ce qu'on ne puisse plus prétendre les compter ou les tracer. Ils n'avaient plus d'ongles – ils les avaient usés en tirant sur des peaux ; leurs jointures étaient enflées de sorte que leurs doigts s'écartaient comme un éventail. Il y avait des hommes qui travaillaient dans les salles de cuisine, au milieu de la vapeur et des odeurs nauséabondes, à la lumière artificielle ; dans ces salles, les germes de la tuberculose pouvaient vivre pendant deux ans, mais l'approvisionnement était renouvelé toutes les heures. Il y avait les bûcherons de viande

[1] Extrait de *The Jungle* (1906) d'Upton Sinclair. Traduction Nelson Ouellet, 21 mars 2023.

bovine, qui transportaient des quartiers de deux cents livres dans les wagons frigorifiques, un travail effrayant qui commençait à quatre heures du matin et qui épuisait l'homme le plus puissant en quelques années. Il y avait ceux qui travaillaient dans les chambres froides, et dont la maladie particulière était le rhumatisme ; on dit que la limite de temps pendant laquelle un homme pouvait travailler dans les chambres froides était de cinq ans. Il y avait les arracheurs de laine, dont les mains s'abîmaient encore plus vite que celles des ouvriers du vinaigre, car les peaux des moutons devaient être peintes à l'acide pour détacher la laine, et les arracheurs devaient ensuite arracher cette laine à mains nues, jusqu'à ce que l'acide leur ronge les doigts. Il y avait ceux qui fabriquaient les boîtes de conserve pour la viande, et leurs mains aussi étaient un labyrinthe de coupures, et chaque coupure représentait un risque d'empoisonnement du sang. Certains travaillaient aux machines à estamper, et il était très rare que l'on puisse y travailler longtemps au rythme imposé, sans s'épuiser et s'oublier, et se faire couper une partie de la main. Il y avait les « opérateurs de levage », comme on les appelait, dont la tâche était d'appuyer sur le levier qui soulevait le bétail mort du sol. Comme les architectes du vieux Durham n'avaient pas construit la salle d'abattage en fonction de la commodité des hallebardiers, ceux-ci devaient se baisser tous les deux mètres sous une poutre située à environ quatre pieds au-dessus de celle sur laquelle ils couraient, ce qui leur donnait l'habitude de se baisser, si bien que dans quelques années, ils marcheraient comme des chimpanzés. Les hommes de l'engrais et ceux qui servaient dans les salles de cuisine étaient les pires. Ces personnes ne pouvaient pas être montrées aux visiteurs, car l'odeur d'un homme de l'engrais effraierait n'importe quel visiteur ordinaire à cent mètres, et quant aux autres hommes, qui travaillaient dans des salles de cuves pleines de vapeur et dans certaines desquelles il y avait des cuves ouvertes près du niveau du sol, leur problème particulier était qu'ils tombaient dans les cuves ; et lorsqu'ils étaient repêchés, il n'en restait jamais assez pour que cela vaille la peine de les exposer – parfois, ils étaient négligés pendant des jours, jusqu'à ce que tous, sauf les os, aient disparu dans le monde sous la forme du saindoux pur de Durham !